

Genèse et philosophie de l'Atelier de généalogie, histoire et sociologie

Au premier jour du printemps 2018, je rencontrais Madame Josée Schryer, présidente des Amis de BAnQ, et Léo Lajoie, responsable du club de généalogie et archives, pour leur présenter un projet qui me taraudait l'esprit depuis environ un an. Je cherchais des gens qui, comme moi, avaient le goût d'écrire, dans une perspective sociologique, sur la vie d'une personne née au moins une génération avant eux. Je leur ai présenté un projet, *Atelier de généalogie, histoire et sociologie*, qui comprenait quatre volets à partir de cette personne choisie : cerner certaines données de son arbre généalogique pour les analyser à l'aide de concepts sociologiques, travailler avec des photos qui la représentent, effectuer une ligne du temps à partir d'une recherche documentaire sur le contexte social où elle a grandi et rédiger un fragment biographique. Je voulais former un groupe de 4 à 12 personnes qui se rencontreraient une fois par mois pour présenter nos trouvailles, nos difficultés, l'état de nos recherches.

Le projet fut accepté pour deux principales raisons : il n'y avait pas eu de projets en généalogie depuis plus de deux ans malgré l'intérêt de plusieurs membres des Amis pour ce sujet et je ne voulais pas être rémunérée. Je n'emploie pas le terme bénévole parce que je voulais que l'objectif premier de ce groupe soit un partage d'expertise, un apprentissage par les pairs. Durant les cinq rencontres qui eurent lieu à l'automne 2018, cet objectif fut largement atteint. Certes j'étais la responsable du groupe (composé de 17 personnes au départ) en préparant le contenu des rencontres et en les animant, mais les échanges furent tellement riches. Riches au point où un des participants, expert en généalogie, a préparé un exposé. Riches au point où devant l'admiration du choix du pronom personnel « tu » d'une des participantes dans l'écriture de son fragment, celle-ci a rétorqué qu'elle ne savait pas si elle le conserverait et qu'elle avait bien le temps d'y penser puisqu'elle était là pour dix ans. Dix ans ?

Pour l'instant, l'expérience se poursuit avec une équipe d'une douzaine de personnes. Nous avons certes constitué, en tout ou en partie, l'arbre généalogique d'une personne de notre choix. Mais le plus important est de resituer cette personne au cœur du social, d'analyser sa généalogie dans une perspective sociologique. Par exemple, une photographie révèle non seulement la singularité des personnes, mais aussi des rôles sociaux, la position des mariés sur une photo, le rituel de la première communion ou du mariage, la position sociale d'un militaire, etc. De plus, en retraçant non seulement les années et les lieux de naissance et de mariage des générations précédentes mais aussi la profession exercée par les conjoints et les pères des

mariées, il est possible d'examiner si ces mariages sont homogames, c'est-à-dire des mariages où les conjoints sont du même groupe générationnel, habitent la même région géographique et appartiennent à la même catégorie socioprofessionnelle. Nous constatons souvent que les princes marient des princesses et les bergers des bergères ! Analyser la mobilité sociale permet aussi de vérifier l'expression « Tel père, tel fils » dans le choix de la profession. Enfin, réaliser une ligne du temps - en mettant en parallèle des événements de la vie de la personne et des dimensions démographiques, économiques, politiques ou sociales – permet d'analyser l'affirmation du sociologue américain C. W. Mills dans *L'imagination sociologique* à l'effet que « l'existence de l'individu et l'histoire de la société ne se comprennent qu'ensemble ». Cette imagination permet de développer une sensibilité pour découvrir soit qu'une grand-mère mariée enceinte en 1904 n'est peut-être pas un cas si exceptionnel, soit que vivre un épisode de chômage durant une crise économique constitue non seulement une épreuve personnelle mais est un enjeu collectif.

Claire Fortier, décembre 2019